



La sentinelle se promenait de long en large. (page 723)

Les deux derniers eurent le dessus, comme Nakoff l'avait prévu.

— Ecoutez donc ! s'écria le géolier.

Nakoff parut n'avoir rien entendu et fit encore quelques pas dans la direction de la salle.

Le gardien s'élança vers lui et lui posa la main sur l'épaule avant que notre héros eut pu atteindre la porte.

— Ecoutez, fit-il, je veux faire quelque chose pour vous, quoi que ce soit fort dangereux et que je risque, à ce jeu, ma propre

liberté. — Ah ! — Nous viderons la bouteille à nous deux. — Impossible. — Et pourquoi ? — L'on nous surprendra. — Sans doute, c'est pourquoi vous m'accompagnerez dans ma chambre, où nous boirons à nous deux. La bouteille vidée, je vous ramènerai ici. Cela va-t-il ?

Nakoff ne semblait pas fort enchanté.

Finalement, il proposa :

— Essayons demain.

— Entendu, mais la bouteille doit coûter vingt-cinq roubles. — Jamais. — En ce cas, rien de fait. — Soit.

Et, de nouveau, Nakoff se dirigea vers la salle.

— Vingt-trois ? condescendit le géolier. — Non. C'est à prendre ou à laisser, vingt roubles, pas un kopeck de plus ou de moins. — Nous verrons demain...

Nakoff entra dans la salle commune et s'étendit avec délices sur sa paillasse.

— Voilà un grand pas de fait, se dit-il. Demain soir je ferai connaissance avec la chambre du géolier, et j'en saurai bientôt plus long... Et sans rien payer de plus.

Le lendemain, comme Nakoff l'avait prévu, le géolier accepta des deux mains — parce qu'il n'en avait pas plus — les propositions de son prisonnier, ainsi que les vingt roubles, et conduisit Nakoff dans la petite chambre qu'il occupait au bout du couloir.

Lorsqu'il y entra avec son prisonnier, il lui dit :

— Au moindre bruit, vous vous précipitez dans cette alcove, et vous vous cachez sous le lit.

— Bien. — Et vous vous tiendrez coi, quoi qu'il puisse advenir. — Je le ferai.

Ils s'assirent près de la table.

Le géolier déboucha une bouteille, et l'on vida un premier verre, bientôt suivi par un deuxième.

Le troisième ne se fit pas attendre.

Une demi-heure après, le géolier était ivre, la bouteille était vidée aux deux tiers, et Nakoff n'avait pris qu'une couple de petits verres.

— Rentrez à présent, fit le gardien, dont la langue adhérait au palais, et qui ne s'exprimait qu'avec la plus grande difficulté.

— Tant que la bouteille n'est pas complètement vide, répondit Nakoff, je reste ici.

— En ce cas, versez encore.

Ainsi fut fait.

— Je saurai bien retrouver seul mon lit, dit tout à coup Nakoff.

Le géolier le regarda, avec une expression étrange dans ses yeux brouillés de sommeil et d'ivresse.

— Non, cela ne va pas, fit-il. Non pas que je craigne de vous voir faire une petite promenade au clair de lune... Vous ne sortiriez pas d'ici... Et d'ailleurs, que feriez-vous au dehors?

— Je n'en ai pas la moindre envie, confirma Nakoff. Mais un prisonnier tel que moi ne doit pas être surveillé si étroitement... Il y a d'autres oiseaux, des ennemis du tsar, qui doivent être bien gardés... Mais il est vrai que dans une forteresse de sixième rang, telle que celle-ci, il n'y a pas de ces oiseaux rares.

— Le croyez-vous?

— J'en suis convaincu... D'ailleurs, s'il en était ainsi, vous seriez depuis beau jour géolier de première classe.

Nakoff, qui connaissait la nature humaine, avait trouvé une place sensible.

Son interlocuteur frappa du poing sur la table.

— Je devrais l'être, s'écria-t-il, depuis plusieurs années... Mais il n'y a pas de justice ici, il y a ici des privilégiés qui passent par dessus la tête des autres.

— Comme partout.

— Depuis plus de six ans, j'ai à surveiller un prisonnier qui ne peut communiquer avec les autres, qui ne peut venir au préau, qui, depuis son entrée ici, porte un masque assujéti de telle sorte qu'il ne peut l'enlever. Ce doit être là un oiseau rare, me semble-t-il. Et je ne parviens pas à obtenir un rouble d'augmentation.

— C'est scandaleux, appuya Nakoff.

— C'est pis... Cela crie vengeance au ciel... Et depuis quelques mois, un autre oiseau rare est venu rejoindre le premier. Il n'a pas de masque, lui, mais lui non plus, ne peut voir personne et ne peut souffler mot. C'était un des meneurs lors de la grande révolte de la flotte. Sont-ce là des prisonniers d'Etat? Ne devrais-je pas être nommé géolier en chef? Et on me laisse croupir au rang de troisième géolier. Oui, oui, vous me comprenez bien, pas de deuxième, mais de troisième classe. Il y en a d'autres, qui ont à surveiller des femmes et quelques vagabonds, et qui sont déjà de première classe. On en ferait un malheur.

Le géolier se versa une dernière rasade, qu'il vida d'un trait.

L'occasion était trop belle pour que Nakoff n'en fasse pas usage.

— Je crois que vous voulez m'en faire accroire.

— Comment cela? — Si vraiment il y avait ici des prisonniers d'importance, vous seriez de première classe. — Vous doutez de mes paroles? — Oui. — C'est par trop fort. — Il en doute. Je vous le prouverai.

L'homme était complètement ivre.

Et, de nouveau il frappa du poing sur la table et fit trombler bouteille et verres.

Il se dirigea vers une cassette appendue au mur.

— Ah, ah, vous ne me croyez pas.

Il prit un trousseau de clefs et alla en chancelant vers la porte.

— Venez. — Où cela ? — Je vous ferai voir mes oiseaux rares. — Soyez prudent.

Mais l'orgueil tenaillait le géolier.

— Je m'en moque.

Il tenta de prendre une lanterne posée sur le sol, mais il ne put se pencher assez bas, et Nakoff dut lui venir en aide. Il prit la lanterne et l'alluma.

Il suivit ensuite le gardien à travers plusieurs couloirs.

L'homme ne semblait pas se rendre compte de ce qu'il faisait.

Il ne cessait de grommeler.

— Ah, vous ne me croyez pas.

Nakoff tremblait de peur, en lieu et place de géolier.

— Si l'on nous surprend, je serai mis en cellule, et l'on saura bien deviner pourquoi j'ai engagé le géolier à faire ce dangereux voyage.

Au bout du troisième couloir, l'homme ouvrit une porte en fer, qui donnait sur un troisième couloir.

Après avoir fait quelques pas, il s'arrêta, et murmura :

— Voilà, là dedans se trouve l'un des oiseaux rares. Si j'ouvrais la porte, lui disant : Je viens vous mettre en liberté... je pourrais fort bien le mener au dehors, par une porte latérale, il n'a qu'à franchir le fossé à la nage, et... l'oiseau rare serait envolé. Et pourtant, je ne suis que de troisième classe.

Et l'homme fit deux pas en avant.

— Mais non, fit Nakoff, ce ne sont pas là les termes de notre gageure.

— Notre gageure ? — Si vous croyez gagner de la sorte mes cent roubles ! — Cent roubles ?

Le géolier regardait notre héros d'un air stupéfait.

— Êtes-vous ivre au point d'avoir oublié cela ?

C'était un moyen infallible de faire souvenir le géolier d'un fait qui... ne s'était pas passé.

— Ivre... Je ne suis pas ivre... je me rappelle fort bien... Cent roubles... parfaitement, cent roubles...

— Oui, cent roubles, si vous me prouvez qu'il y a ici deux oiseaux rares.

— Je le prouverai.

Il revint sur ses pas.

Il chercha ensuite une clef dans le trousseau et ouvrit la porte de la cellule.

— C'est ici que dort l'oiseau rare n° 1.

La pièce n'avait pas l'aspect d'une cellule.

Les murs et le sol étaient couverts de splendides tapisseries. La chambre était ornée de beaux meubles en chêne, parmi lesquels se remarquaient un superbe bureau, et un lourd fauteuil.

Sur un lit, était étendu le malheureux prisonnier.

Au bruit des pas, il leva les yeux vers les deux hommes.

En effet, un masque lui cachait le visage...

En remarquant le géolier, il détourna la tête et parut se rendormir.

Lorsque la porte eut été refermée à nouveau, Nakoff dit au géolier :

— Il fait beau, là dedans.

— Un oiseau précieux doit avoir une belle cage, surtout s'il n'en sortira jamais... Il ne peut se promener que dans ce couloir... Et surtout ne parlez pas, ne soufflez mot... Me croyez-vous maintenant ? Ai-je gagné mes cent roubles ?

— Non, répondit Nakoff, non, il y a un second oiseau rare.

— Vous le verrez, soyez sans crainte. Suivez-moi.

Le gardien ouvrit une porte donnant à l'autre extrémité du couloir.

Ils entrèrent dans la cellule.

Celle-ci ne présentait pas l'aspect luxueux de la première.

Il n'y avait qu'une chaise en bois, et un lit de camp.

Le prisonnier, éveillé en sursaut, regarda les arrivants avec stupéfaction.

Le géolier l'éclaira, de sa lanterne.

C'était l'homme que Nakoff avait mission de délivrer.

Vivement, notre ami traça, sur sa poitrine, le signe de la croix...

Les yeux du prisonnier étincelèrent un moment.

Le géolier sortit, suivi de Nakoff, qui laissa glisser un papier dans la cellule.

Dès que la porte se fut refermée, le prisonnier sortit vivement de sa couchette, saisit le papier, qu'il dissimula dans sa paillasse.

Pour le lire, il lui fallait attendre le jour...

Nous n'attendrons pas jusque là...

Le papier ne contenait que ces quelques lignes :

« Ayez confiance... Nous travaillons à votre délivrance.. Obéissez aux instructions qui vous seront données... Knasj. »

Et, à côté du nom, se trouvait le signe de la croix pointillée.

Dans le couloir, Nakoff dit au gardien :

— Il n'y fait pas aussi beau, là dedans....

— Non, mais pourtant c'est un prisonnier d'importance, car il peut ni sortir ni parler. Me croyez-vous, à présent ?

— Oui. — Et les cent roubles ? — Vous les aurez demain.

— Je me moque de l'argent, mais c'était pour vous démontrer que le gouverneur de la prison est injuste envers moi. De troisième classe, je suis de troisième classe, et j'ai à garder de pareils oiseaux rares.

Et, en grommelant, il regagna sa chambrette.

Nakoff l'y suivit et l'aïda à remettre en place ses clefs et sa lanterne.

Le géolier se laissa tomber sur une chaise, grommela quelques imprécations, adressées sans doute au gouverneur, et s'appuyant sur la table, il s'endormit lourdement.

Nakoff réintégra sa prison.

Il songea longuement à ce qui s'était passé ce soir, et il conclut en murmurant :

— Le gouverneur regrettera de n'avoir pas promu ce géolier à la première classe.

Le lendemain matin, à la première heure, le géolier entra précipitamment dans la salle.

Son visage exprimait une profonde terreur.

Lorsqu'il vit Nakoff, dormant à poings fermés, cette expression fit place à une joie profonde, et il retourna sur ses pas.

Au préau, Nakoff glissa dans la main de son gardien cent-vingt roubles, et lui dit qu'il viendrait boire une bouteille, le soir. Il eut soin d'attiser les ressentiments du géolier contre le gouverneur et contre le gouvernement.

De la sorte, il devint l'ami du géolier, d'autant plus que celui-ci gagnait gros à son commerce.

Journellement vingt roubles, cela représente une jolie somme au bout du mois.

Certain soir, que Nakoff se trouvait encore dans la chambre du géolier, et que celui-ci commençait à se ressentir des fumées de l'ivresse, le Russe dit tout à coup, à brûle-pourpoint :

— Il faut me rendre un service, non pas comme géolier, mais comme ami. J'espère que je puis parler de la sorte ?

— Assurément, parmi tous mes camarades, je ne compte aucun ami comme vous.

— Tant mieux. Parmi les bannis qui travaillent à proximité du fort se trouve un de mes amis. A votre jour de sortie, il faudrait aller le voir et lui faire mes compliments, tout en lui disant que je me trouve fort bien ici.

— Il est strictement défendu de laisser communiquer les bannis avec les prisonniers.

— Soit... Mais il est défendu de laisser croupir un homme de votre valeur dans la peau d'un géolier de troisième classe.

— C'est vrai, fit le gardien. Dites-moi qui est votre ami e

je lui ferai vos compliments. Vous avez raison, puisque le gouverneur se moque de moi, je suis en droit de me moquer de son règlement. Surtout puisqu'il s'agit d'un ami.

Et, deux jours après, notre géolier entra vers le soir dans la hutte de Limiet, et lui dit :

— Vous êtes Oscar Limiet ? — Oui. — Accompagnez-moi au dehors.

Et, lorsqu'ils furent sortis :

— Vous avez un ami nommé Nakoff ?

— En effet. — Il est prisonnier au fort. — Je le sais, nous avons été transportés ensemble. — Il s'y trouve fort bien et vous fait faire ses compliments. — Je vous remercie. — Je ne vous ai rien dit. Retenez-le bien : je ne vous ai rien dit. La chose est défendue et je pourrais être puni. Compris ?

Et le géolier disparut.

Le visage rayonnant de joie, Limiet revint vers Victoire.

— La lumière se fait, murmura-t-il. Nakoff me fait savoir, et cela par un géolier du fort, qu'il se trouve fort bien au fort « Je ne vous ai rien dit », m'a recommandé le géolier. Si le malheureux soupçonnait ce que signifient les paroles qu'il vient de me rapporter, il ne serait pas rassuré. Demain, il faudra dire à Barkoff, le cosaque, que le moment est proche, et qu'il doit se tenir prêt à toute éventualité... Ce Nakoff est vraiment un homme merveilleux : il utilise les géoliers à préparer les évasions. Il est plus l'émule de Sherlock Holmès que moi-même.

Une demi-douzaine de jours s'écoulèrent, sans que les bannis entendissent de nouvelles.

Barkoff, qui parcourait tous les jours les environs du fort, avec un chariot chargé de victuilles qu'il vendait fort cher aux bannis, était prévenu.

Le lecteur comprendra que les paroles rapportées par le géolier avaient été convenues d'avance. Elles signifiaient qu'il fallait préparer tout.

Finalement, le géolier vint encore dire que Nakoff avait dépensé ses derniers roubles, et qu'il comptait sur ses amis pour lui procurer de l'argent.

Cela signifiait qu'il fallait préparer tout pour le lendemain soir.

Le matin Barkoff fut prévenu et, vers midi, l'on invita Jeannot et ses deux camarades de venir passer la soirée dans la hutte de Limiet.

Les bannis avaient donc fait tout ce qu'il leur était possible de faire ; pour le reste, ils n'avaient qu'à se laisser guider par les conspirateurs disséminés aux environs, qui avaient préparé des chevaux.

Ils attendaient donc la venue de Nakoff.

Revenons à celui-ci, et racontons ce qu'il avait fait pour avoir pu prévenir ses amis de l'évasion prochaine.

Le Russe et le géolier étaient devenus deux amis intimes.

Au fur et à mesure que croissait le pécule du gardien, son amitié pour son pourvoyeur augmentait.

Ce dernier savait tout ce qu'il lui fallait savoir, car, au cours d'excursions nocturnes, il avait étudié la disposition de la forteresse.

Il savait comment atteindre la cour sans être aperçu.

Malheureusement, il ne savait rien de plus.

Comment franchir le mur, et n'y avait-il pas de fossé, par delà ce mur, ni de sentinelle ? Ou une autre partie de la prison ?

Au-delà du mur, le hasard seul devait l'aider.

Nakoff ne voulut pas s'en informer auprès de son ami, de peur d'éveiller ses soupçons.

En attaquant encore le gouvernement, notre ami était parvenu à rendre visite au prisonnier d'Etat, dans la cellule duquel il avait laissé ce billet :

« Ami, le moment est venu. La nuit prochaine nous nous évaderons. Je viendrai vous chercher. Knasj. »

Et, dans la cellule de l'autre prisonnier, il avait glissé le billet suivant :

— Je ne vous connais pas. Mais vous êtes une victime du tyran. La nuit prochaine, je délivrerai un prisonnier. Si vous le voulez, vous en serez. »

Et rien de plus.

Le jeu était des plus dangereux.

Nakoff ignorait qui était le prisonnier masqué, et si celui-ci montrait le billet mystérieux au géolier, ou à un autre gardien... tout était perdu.

Nakoff ne s'était pas dissimulé ce danger, mais il n'avait pu se résoudre à abandonner le malheureux, alors qu'il n'avait qu'à lui ouvrir la porte.

— L'homme est surveillé par trop sévèrement, pour ne pas avoir envie de respirer l'air libre. Il ne trahira pas, et nous suivra.

Le cœur serré, Nakoff vit s'écouler lentement la journée.

Jamais il n'avait trouvé si lente la fuite des heures.

Dès que ses codétenus se furent endormis, il sortit et se dirigea vers la chambre du géolier, sur la table duquel se trouvait une nouvelle bouteille, que le géolier avait déjà entamée.

Le visage congestionné, il regardait la bouteille avec des yeux flamboyants.

— Cela marche, se dit Nakoff. Il est en bonne voie.

Il s'assit devant le géolier et se versa un verre.

Immédiatement, il se mit à parler de l'ingratitude du gouverneur

vis-à-vis des excellents gardiens, condamnés à rester de troisième classe.

Comme toujours, le gardien s'y laissa prendre.

Avant que l'heure se fut écoulée, la bouteille était vide et la presque totalité de son contenu avait passé dans l'estomac du géolier.

Celui-ci prononçait, la bouche pâteuse, des paroles sans suite, où l'on démêlait confusément des imprécations à l'adresse du gouverneur, de tous les hauts fonctionnaires, et même du tsar.

Finalement, il reposa la tête bestiale sur ses énormes poings, et le gardien des oiseaux rares se mit à ronfler comme un tuyau d'orgue.

— S'il se réveillait, se dit Nakoff, il faut qu'il se rendorme immédiatement, car en aucun cas, il ne peut songer à moi. Je vais donc le déshabiller et le coucher.

Diverses fois, Nakoff avait tenté l'expérience, avec succès.

Le géolier grommelait, opposait un peu de résistance, mais finalement Nakoff réussissait toujours à le coucher.

Cette fois encore, il y parvint.

Dès que le géolier fut étendu dans sa couchette, plongé dans un sommeil de brute, Nakoff s'empara des clefs et de la lanterne, et quitta la chambre.

Alerte comme un chat, et sans faire le moindre bruit, la lanterne allumée cachée sous ses vêtements, il traversait les longs couloirs.

Il ouvrit la lourde porte en fer, sans que le moindre bruit décelât cette opération.

Vivement, il ouvrit ensuite la cellule de son camarade, et celui-ci sortit aussitôt, sans souffler mot.

Nakoff pénétra ensuite dans la cellule de l'homme masqué.

Celui-ci s'approcha de lui et lui demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Pas de paroles... Venez... chaque moment de perdu peut nous coûter la vie.

— Qui que vous soyez, je vous remercie...

— Silence, et venez.

Les trois hommes se glissèrent comme trois ombres à travers les longs couloirs et se trouvèrent enfin dans la cour.

Celle-ci était vide, abandonnée.

Le mur avait près de trois mètres.

Comment le franchir ?

Nakoff, malgré tous ses efforts, n'avait pu solutionner ce point.

Un bienfait n'est jamais perdu, dit le proverbe, qui, cette fois fut d'application.

L'homme masqué dit à voix contenue :

— Par où voulez-vous fuir ?

— Par la muraille, mais...

L'homme l'interrompit.

— Impossible, il y a un profond fossé derrière... et il y a deux sentinelles. C'est la grand'route là... Suivez-moi.

Précédant les deux hommes, il se glissa le long du mur, et parvint à un petit mur latéral, percé d'une porte.

Ils escaladèrent aisément ce petit mur, et se trouvèrent ainsi dans une seconde cour.

— Attention, fit l'homme masqué, c'est ici le jardin du gouverneur.

Ils se trouvaient donc à proximité de l'habitation du gouverneur.

Le prisonnier d'Etat poursuivit sa route, à travers le petit parc, et ils atteignirent de la sorte le mur d'enceinte.

Ce mur était fort haut, il est vrai, mais de vieux arbres avaient été placés en espalier contre ce dernier obstacle, de sorte qu'il fut rapidement franchi.

Quelques minutes après, les trois hommes étaient en liberté.

— Où est la grand'route, demanda Nakoff, qui tentait de se rendre compte de quel côté du fort il se trouvait.

— Nous sommes encore à l'intérieur du fort, dit l'homme masqué. La partie la plus difficile de l'évasion commence. Là-bas, derrière ces arbres, se trouve le fossé. Il faut le franchir à la nage. Il n'y a pas de sentinelle, mais à vingt mètres derrière le coin se trouve une sentinelle, à la poterne. Pas le moindre bruit, ou nous sommes perdus.

Les trois hommes se glissèrent vers l'endroit indiqué.

En ce moment, ils se dévêtirent, et, les habits sur le dos, ils franchir à la nage le large fossé d'enceinte.

Sans encombre, ils parvinrent à l'autre bord.

Ils se rehabillèrent tout aussi vivement, ne se souciant pas de ce que leurs habits étaient mouillés.

Ils n'avaient cure de pareilles futilités.

— Nous nous trouvons sur la grand'route, murmura le prisonnier masqué à l'oreille de Nakoff.

— Et comment s'enfuir ?

— Le danger nous menace de part et d'autre. Des deux côtés se trouve une sentinelle. Je connais la route, parce que je l'ai suivie lors de ma première tentative d'évasion. La sentinelle de la poterne m'a remarqué et l'on m'a arrêté. Soyons donc prudents.

— Ne pouvons nous prendre à travers champs ?

— Non, car nous rencontrons un lac, en ce cas.

— Passons donc la sentinelle.

— A plat ventre, et le plus loin possible.

— Et dans quelle direction ?

— A droite... c'est moins dangereux que d'aller vers la poterne.

Ainsi fut fait.

Ils avançaient avec tant de précautions, qu'il eut fallu un oeil exercé pour voir qu'ils progressaient.

La sentinelle, le fusil sur l'épaule, se promenait de long en large.

Elle n'était séparé de la grand'route que par le fossé.

Mais le soldat ne regarda pas dans la direction des évadés, et semblait absorbé de toutes autres idées que celle de sa faction.

Le trio parvint donc au delà.

— Il n'y a plus de danger, fit le prisonnier d'Etat, si l'on ne découvre pas notre évasion avant la matinée.

Du moins, plus de danger immédiat, car l'on nous poursuivra à outrance.

— La chose importe peu, fit Nakoff. Pourvu que nous ayons nos chevaux, nul cosaque ne nous rejoindra. Suivez-moi, nous devons encore emmener des bannis qui habitent ces huttes. Si j'ai bien étudié mon plan, nous devons aller à gauche.

Cinq cents mètres plus loin, ils atteignirent un groupe de huttes.

Dans l'une d'elles, brillait une lumière, mais si faible qu'on la remarquait à peine.

Il était défendu d'allumer quoi que ce soit la nuit, et si un surveillant avait dû s'en apercevoir, les occupants de la hutte eussent été punis sévèrement.

Mais les surveillants, plutôt que de rôder autour des huttes, durant la nuit, préféraient dormir.

— Nous y voici, fit Nakoff.

Ils s'approchèrent de la vitre éclairée.

Le Russe frappa trois faibles coups sur la vitre.

La lumière s'éteignit brusquement.

Un moment après, la porte s'ouvrit.

Les trois hommes se glissèrent à l'intérieur.

Les cinq bannis étaient rassemblés.

— Ne perdons pas de temps, fit l'homme masqué, fuyons.

— Oui, dit Nakoff, mais nous allons d'abord vous débarrasser de ce masque.

— Impossible, il est soudé autour de ma tête.

— Une lime, une lime fera l'affaire. — Mais cela ne me gêne pas. — Soit, mais ce masque servira de signallement et nous fera reconnaître. — En effet. — Une lime, allons.

Limiet cherchait déjà l'outil demandé. Il tendit enfin une fine lime à Nakoff.

Celui-ci se mit à l'œuvre.

La bande de métal, qui assujettissait le masque sur le visage du prisonnier, était assez lourde et de bon acier. Le travail n'avan-

çait pas.

— Laissez cela, dit encore l'homme. Vous pourrez l'enlever sur la route, loin d'ici.

— Non, fit Nakoff, c'est ici qu'il doit être enlevé.

Et il continuait son travail.

— Je voudrais bien savoir, songeait-il, pourquoi cet homme y tient, à ne pas être débarrassé de son masque. Un autre serait tout heureux d'en être quitte. Et celui-ci regimbe. Cela cache quelque chose, et il faut que je le sache, dussé-je limer une demi-heure. D'ailleurs, rien ne presse, tant que les camarades ne sont pas ici.

Et, se tournant vers Limiet :

— Tout est-il arrangé ?

— Parfaitement... Dès que nous entendons trois cris ressemblant à celui du hibou, nous devons sortir, et nous trouverons un camarade pour nous guider. Nous aurons des chevaux. Et, dans toute la Sibérie, des relais sont organisés. Nous aurons même, lorsque le besoin s'en fera sentir, des traîneaux. Pourvu que nous puissions filer d'ici, nous échapperons, et nous pourrons revenir en Europe.

— Tant mieux... Je n'en ai jamais douté. Les camarades savent quel est celui que nous avons délivré et de quel importance il est que cet homme soit en sûreté à Paris ou à Londres.

Sa liberté est presque aussi importante que celle de Knasj lui-même. Allumez la bougie, mais mettez vous à deux pas devant la fenêtre afin que l'on ne voit rien.

Lorsque la bougie fut allumée, l'homme masqué dit :

— Vous voyez bien, cela ne va pas, et cette perte de temps nous sera funeste.

— Nullement, répondit Nakoff, le signal n'est pas encore donné.

Nous ne pourrions pas filer. D'ailleurs les deux tiers de la besogne sont faits, et dans dix minutes votre visage sera libre.

Il en fut ainsi.

Encore quelques minutes, la lime grinça sur le fer, et enfin le masque tomba.

Le prisonnier se couvrit le visage des deux mains et se frotta les yeux.

Mais il dut finalement cesser ce mouvement, et enfin les camarades virent ce visage si jalousement caché.

Deux cris retentirent simultanément.

— Vous, s'écria Nakoff.

— Malédiction, s'écria l'autre prisonnier.

— Vous, comte Dolmatroff, vous ! répéta Nakoff.

— Oui, c'est moi...

— Et nous avons délivré...

— Je ne vous l'ai pas demandé...

— Si, je vous l'ai proposé...

— C'est vrai... Mais je l'ai fait parce que je croyais que vous étiez une victime des misérables qui nous poursuivent.

— Je suis leur victime.

— Après avoir été leur instrument.

— Je ne savais pas mieux.

— Et à présent ?

Les yeux de l'homme lancèrent des éclairs.

— Oui, je le sais à présent, et ces infâmes n'auront jamais plus de plus implacable ennemi que moi.

— Vraiment ? — Je le jure. — Tant mieux. — Faut-il que je m'en aille maintenant ? — Comment ? — Pour m'enfuir seul ?

— Non, je vous ai fait sortir de votre cellule et je m'efforcerai de vous libérer comme mes camarades.

— Je vous en suis reconnaissant, et si jamais il vous faut ma vie pour atteindre mes adversaires, disposez-en. Je n'ai plus qu'un seul but : me venger.

— Nous retiendrons ces paroles pour les répéter en temps et lieu.

— Je serai prêt à obéir.

— Jamais vous ne croiriez quel est cet homme, dit Nakoff en français à ces amis. C'est le comte Dolmatroff, qui appartient à la plus haute noblesse et a été ministre. Oui, ministre du tsar de toutes les Russies. En cette qualité, il a coopéré à l'asservissement de notre peuple. Il vient de donner la seule excuse qu'il lui fut possible d'invoquer : il ne savait mieux.

Et telle est la vérité. Nos nobles sont élevés de telle sorte qu'ils finissent par croire qu'il est logique d'exploiter le peuple.

Le comte a souffert beaucoup, en punition de ses erreurs.

Vous avez vu qu'il portait un masque.

Nul ne pouvait lui adresser la parole.

Et il ne pouvait quitter sans aucun prétexte, le couloir de sa prison, jamais il ne pouvait respirer l'air du dehors.

Pourquoi avait-il été puni si sévèrement ?

Il avait déplu à l'un des grands ducs, et celui-ci à force d'intrigues et de faux témoignages parvint à faire croire au tsar que Dolmatroff ne gouvernait pas selon les intentions de son maître.

Il fut destitué.

Mais il y avait une femme en jeu, et il ne suffisait pas au grand-duc d'avoir enlevé à son adversaire le rang de ministre, et de lui avoir enlevé toute influence.

Il continua de le poursuivre et quelque temps après, un complot fut découvert, dans lequel était impliqué notre Dolmatroff.

L'homme était totalement innocent, et n'avait jamais vu ses prétendus complices, des gens de la police. Certains d'entre eux furent pendus, d'autres, parmi lesquels l'ancien ministre, furent bannis, et leurs biens furent confisqués. Après avoir été enfermé quelque temps dans le fort, — comme me l'a raconté mon ami le géolier, il tenta de s'évader.

Les gardiens, qui l'avaient reconnu, qui savaient qu'ils avaient à faire à un ancien ministre, se laissèrent persuader à l'aider. Il fut repris. Et, dès lors, il fut mieux surveillé, pour empêcher qu'on ne reconnut en lui un ancien ministre, et qu'on l'aide dans cette qualité. L'on défendit donc aux employés et gardiens de lui adresser la parole.

Vous pouvez vous imaginer qu'il est devenu un adversaire résolu du tsar et de sa bande. C'est pour cette raison que je n'ai pas usé du droit que j'avais de le tuer. Il a en effet été condamné à mort par le tribunal de notre association. Je crois qu'il pourrait nous rendre de grands services.

— Et qui est l'autre ?

— Je ne puis vous le dire, mais sachez qu'il est notre maître à tous.

Une heure s'était déjà écoulée... Tout, aux alentours, restait calme.

— Tout a pourtant été bien prévu... demanda Nakoff. Vous n'avez pas oublié de faire tenir à nos amis le papier que je vous ai envoyé ?

— Cela a été fait.

— Ils devraient être ici... Cela m'inspire de la crainte.

Tout à coup, non loin de la hutte, un cri étouffé retentit.

Tous prêtèrent l'oreille.

— Allons, fit Nakoff, tâchons de faire le moins de bruit possible.

Ils sortirent... un homme s'approcha d'eux.

— Hâtons-nous, dit-il, suivez-moi.

Les fugitifs obéirent.

Ils se glissèrent le long des cabanes, pour aboutir enfin à la place. A peine avaient-ils fait quelques pas qu'une rumeur parvint jusqu'à eux, suivie de cris... Une troupe de cavaliers s'élança vers eux... ils furent cernés.

L'homme, qui était allé chercher nos amis dans la hutte, tira tout à coup un sifflet de sa poche et en tira un son aigu et prolongé. Aussitôt, on entendit, dans le lointain, un galop de chevaux.

— Les amis sont prévenus que la partie est manquée, dit l'homme à Nakoff, et ils s'enfuyaient avec les chevaux.

Les cosaques, qui avaient cernés les fugitifs, leur lièrent les bras derrière le dos.

Il n'y avait pas à songer à opposer de la résistance.

Une trentaine de soldats semblaient être envoyés vers eux.

Que s'était-il passé ? Qui les avait trahis ? Ils ne le sauraient jamais. Les fugitifs furent ramenés dans le fort, où ils furent enfermés dans des cellules séparées.

De bannis qu'ils étaient, Jeannot, le Rossai, Taupin, Limiet et Victoire, étaient devenus prisonniers. Et pouvaient-ils espérer avoir jamais encore l'occasion de s'échapper ?

CHAPITRE XLVIII.

Libres !

Nakoff était plongé dans des pensées profondes.

Il était assis à croquetons dans sa cellule, le dos appuyé contre la muraille, les coudes sur les genoux, et la tête entre les mains.

— Tout cela n'a pas l'air réjouissant, gémissait-il. Pas l'ombre d'espoir ! Comment sortir d'ici ? Voilà huit jours que je me pose cette question, sans trouver de réponse. Jamais je ne me suis trouvé dans une situation plus épineuse. Ils sont sur leurs gardes, les vauriens ! Ils ont vu qu'ils avaient affaire à quelqu'un qui n'a pas froid aux yeux.

Aucun de leurs géoliers ne résisterait à l'appât de la bouteille de genièvre. Ils le savent, et c'est pour cela que je suis mis dans l'impossibilité de renouveler ce moyen. Je ne vois plus de géolier. Je ne comprends pas, comment il y parvient, cet homme qui a ma liberté en mains, à glisser le pain et l'eau dans ma cellule sans que je le vois.

Et pourtant je sortirai d'ici ! s'il me fallait desceller une à une toutes les pierres de ma prison. Tout bien considéré, j'eusse mieux fait, dès le début, de me tenir hors du fort. Mais il n'est plus temps. Et ici à côté, il n'y a pas d'ami. J'ai déjà cent fois donné signe

de vie, en trappant sur le mur, mais je n'entends rien de l'autre côté. La cellule serait-elle vide ?

Où est-elle occupée par un ami de Limiet, qui ne reconnaît naturellement pas nos signes conventionnels ? Pourtant, il aurait bien pu répondre, pour me signaler qu'il y a de la vie, là. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Je ne dois donc pas désespérer, puisque je vis. Mais cela pourrait durer des années, la vie dans une pareille cellule. Et je n'y tiens guère.

Il se leva et arpenta sa prison.

Puis il s'arrêta et hocha la tête.

— Rien, dit-il, rien que les grands moyens, et il est dangereux de les employer ici. L'un ou l'autre... cela est bientôt dit, mais si j'étais pris encore, cela pourrait me coûter la vie. Et il faut que je reste vivre, car j'ai encore beaucoup à faire à Saint-Petersbourg. En tous cas, il faut que Pétroff sorte d'ici. Sans lui, je ne puis sortir d'ici. Tout ou rien, c'est entendu !

Il se rendit vers la petite fenêtre, qui admettait un peu d'air et de lumière dans la cellule. La fenêtre était ornée de solides barreaux scellés dans la muraille, de l'extérieur.

— Avec une solide lime, on en verrait bientôt la farce, se dit Nakoff, mais je n'en possède point, et il serait folie de vouloir m'attaquer à cette besogne sans autre instrument que mes mains. Et où donne cette fenêtre ? Peut-être sur le large fossé d'enceinte ? Et à quelle hauteur suis-je ici ?

Il regarda autour de lui.

— Ils ne m'ont pas laissé le temps de quoi fabriquer une échelle corde. Enlever les pierres de la muraille ? Admettons que je sache le faire, à quoi cela m'aidera-t-il ? Je ne parviendrais que dans une autre cellule, dont la porte sera aussi hermétiquement close que celle-ci. C'est à se casser la tête contre la muraille. Mais cela ne m'avancerait guère non plus. Enlever les dalles du parquet ? En bas, ce sera la même chose qu'ici. Quant au plafond, il est trop haut.

Il se rassit contre la muraille.

Huit jours après, le hasard vint à son aide, sous la forme d'une cruche cassée.

Le géolier ouvrit la porte, et lança avec sa célérité habituelle une miche de pain et une cruche d'eau à l'intérieur de la cellule. La cruche tomba, roula contre le mur, où elle se fracassa.

— Holà, s'écria Nakoff, vous me brisez ma cruche, et j'ai soif. Des deux mains il frappa sur la porte de sa cellule.

— Holà, gardien.

Il entendit que le géolier s'éloignait dans le couloir.

— Me voilà bien loti, dit Nakoff... Me voilà sans eau... réduit

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue St. Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE
de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK
57, RUE ST-WILLEBRORD
ANVERS.
1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	280
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	374
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé . . .	431
Ce qui se passa à Bangkok . . .	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions . . .	458
Où le Rossai s'égare . . .	475
Chez les étrangleurs . . .	490
Le gamin des rues et la bouquetière . . .	507
Kaerloff, le nihiliste . . .	534
Un nouveau Robinson Crusoë . . .	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria . . .	586
Aux mains des Russes . . .	608
A Londres . . .	624
Une femme de cœur . . .	630
Les hannis . . .	656
Le plan échoue . . .	702
Libres ! . . .	727
Une vieille connaissance . . .	737
A Kobdo . . .	748
Une aventure à Kasgar . . .	752
Les aventures de Paul Potard . . .	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet . . .	766
A Liège . . .	792
Tout est bien qui finit bien . . .	798